Le renouvellement théorique dans les premières grammaires portugaises

Marli Quadros Leite

▶ **To cite this version:**

Marli Quadros Leite. Le renouvellement théorique dans les premières grammaires portugaises. Dossiers d'HEL, 2018, Aspects historiques des grammaires portugaises et brésiliennes, 12, pp.11-26. hal-01896645

HAL Id: hal-01896645
https://hal.science/hal-01896645

Submitted on 16 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE RENOUVELLEMENT THEORIQUE DANS LES PREMIERES GRAMMAIRES PORTUGAISES

Marli Quadros Leite
Universidade de São Paulo – Brésil
CAPES - CNPq

Résumé
Cette recherche a pour objectif de montrer l'évolution de l'*outil linguistique* grammaire (Auroux, 1998) à travers l'étude du changement théorique dans les premières grammaires portugaises. Nous examinons le scenario théorique sur lequel s'est constitué la grammaire portugaise du 16e au 18e s. Du 16e s., on examine deux ouvrages grammaticaux (Oliveira, 1536 et Barros, 1540) et du 17es. la méthode grammaticale d'enseignement (Roboredo, 1619). Au 18es. la production fut plus importante même si, à notre connaissance, on compte à peine une dizaine d'ouvrages parmi lesquels on en a sélectionné deux pour l'analyse (Argote, 1725; Fonseca, 1799), pour leur pertinence concernant notre étude du changement théorique. Nous souhaitons mettre l'accent sur le fait que le mouvement théorique qu'on peut observer dans la grammaire a des répercussions directes sur la description grammaticale des parties du discours et de leurs accidents.

Mots clefs
Grammaires protugaise, changement théorique, description du portugais.

Abstract
This research aims to show the dynamism of the *outil linguistique* (Auroux, 1998) of grammar by studying the theoretical change present in it, focusing solely on the first Portuguese grammars. We examine the theoretical scenario in which Portuguese grammar was constituted and developed, from the 16th to the 18th centuries. We analyse of the sixteenth century only two grammatical works were produced (Oliveira 1536 and Barros, 1540); and of the seventeenth century only a grammatical method for language teaching (Roboredo, 1619); while in the 18th century, production increased, although, so far as is known, fewer than a dozen works were written, among which we selected two for analysis (Argote, 1725; Fonseca, 1799) for their relevance in relation to the object of our study, the theoretical change. The theoretical movement seen in the grammar has a direct impact upon the grammatical description, the grammar classes and their accidents, as we intend to highlight.

Keywords
Portuguese grammar, theoretical change, description of Portuguese

PREAMBULE

L'hypothèse de ce travail est que la grammaire constituait jusqu'au XVIII^{e} siècle un espace privilégié pour la divulgation des connaissances linguistiques. Elle représentait un lieu *sui generis* d'expérimentation scientifique pour la théorie et la description des langues. Cette description procédait souvent de la recherche de nouvelles hypothèses pour interpréter et décrire le fait linguistique. L'intention des grammairiens était de produire des résultats plus précis à propos de l'organisation et, peut-être, du fonctionnement des langues. Dans certains cas, il s'agissait même de penser à une méthode d'enseignement des langues. Les grammaires du XVI^{e} siècle se sont attelées à la description du portugais, mais avec des objectifs et des méthodes différentes. Si elles ont directement profité de la théorie linguistique gréco-latine, chacune d'elles a néanmoins imposé sa marque, en particulier par l'exploration des différentes voies de la théorie traditionnelle. Notre intention est de montrer comment le mouvement théorique qui est observé dans les grammaires se répercute directement sur l'interprétation et

la description du fait linguistique. Chaque grammaire se fonde généralement sur deux couches théoriques : la première représente la tradition gréco-latine, toujours retouchée, mais jamais abandonnée, et la seconde correspond aux « théories de l'époque », qui se sont progressivement émoussées jusqu'à en devenir obsolètes, en léguant néanmoins leurs contributions à l'expansion de la connaissance linguistique.
Deux parties composeront cet article. La première partie examinera le travail accompli dans les deux premières grammaires portugaises par Fernão de Oliveira et João de Barros, qui respectent les principes de l'*universalité*. La deuxième procèdera à un tour d'horizon des caractéristiques des grammaires qui intègrent notre corpus. Il s'agit de montrer comment les grammairiens respectaient deux positions épistémologiques distinctes, malgré la persistance d'un fond théorique gréco-latin. Ainsi, ils assumaient non seulement l'hypothèse de l'universalité des règles de la grammaire latine, mais aussi, lorsqu'ils reconnaissaient les spécificités du portugais, la thèse de la particularité de ses règles et de ses originalités par rapport au latin.

1. L'UNIVERSALITE DE LA GRAMMAIRE DE FERNÃO DE OLIVEIRA

Après ce bref tour d'horizon, nous revenons au XVI^{e} siècle afin d'examiner et de commenter certains passages de grammaires, dont les auteurs étendent clairement les règles élaborées par les Grecs et les Latins à la description de la langue portugaise. Comme nous l'avons précédemment mentionné, Fernão de Oliveira refuse d'appliquer aveuglément les règles du latin pour décrire le portugais, mais il reprend normalement les théories traditionnelles pour la construction de son ouvrage. Ainsi, dans le quatrième chapitre de sa grammaire, après l'introduction et la présentation d'une histoire (fantaisiste) du Portugal, Fernão de Oliveira (1536) vante le succès de la politique linguistique des Grecs et des Romains, qui cherchaient :

1) à enseigner le grec et le latin à tous les peuples conquis ;
2) à rédiger de nouvelles théories pour les langues ;
3) à traduire des textes sur tout ce qui était bon dans d'autres langues.

Ces mesures administratives, politiques et culturelles ont conduit les peuples conquis à apprendre la langue de leurs conquérants, qui ont d'ailleurs souvent mis de côté leur propre langue, ce qui a contribué à consolider les conquêtes territoriales. En reconnaissant l'efficacité de cette politique, Fernão de Oliveira recommande aussi aux Portugais de se faire valoir, eu égard leurs conquêtes sur les peuples d'Asie, d'Amérique et d'Afrique, à leur puissance, au fait qu'ils étaient devenus des « seigneurs ». L'auteur déclare ainsi :

> porque milhor he que ensinemos a Guine ca que sejamos ensinados de Roma: ainda que ella agora teuera toda sua valia e preço. E não desconfiemos da nossa lingua porque os homẽs fazem a lingua / e não a lingoa os homẽs. E e manifesto que as linguas Grega e Latina primeiro forão grosseiras: e os homẽs as poserão na perfeição que agora tem. (Oliveira 1536, p. 7)

> parce qu'au lieu d'être enseignés par Rome, il vaut mieux que nous enseignions à la Guinée, bien que l'enseignement de Rome n'ait pas de prix. Ne doutons pas de notre langue, car ce sont les hommes qui font la langue et non pas la langue qui fait les hommes. Manifestement, les langues grecque et latine ont d'abord été rudimentaires, puis les hommes leur ont octroyé toute la perfection qui, désormais, les caractérise. (Oliveira 1536, p. 7)

Cette affirmation est également importante, car elle révèle l'engagement du grammairien, en accord avec l'esprit de l'époque, pour valoriser la langue vernaculaire, alors que le portugais ne jouissait pas encore d'un réel prestige culturel. La conclusion de son argumentation sur cette question indique qu'il comprenait le caractère social de la langue : « os homẽs fazem a

lingua e não a lingoa os homẽs [ce sont les hommes qui font la langue et non pas la langue qui fait les hommes)» (Oliveira, p.7). Les mesures des Portugais en faveur d'une valorisation de la langue s'avéraient donc incontournables. Le grammairien portugais rappelle que les langues grecque et latine se sont d'abord présentées comme rudimentaires avant d'être perfectionnées par leurs usagers.

À propos du langage en général, Oliveira recourt aussi bien à des hypothèses fantaisistes et mythiques sur l'émergence du langage qu'à la théorie des philosophes et des grammairiens grecs et latins afin de vanter le portugais. Sa réflexion comprend une théorisation sur la nature du langage, « le langage est une figure de l'entendement », une idée qu'il reprend de Cicéron, et selon laquelle l'homme se révèle comme un être rationnel et communicatif par le truchement du langage. Sur ce point, le grammairien portugais profite des réflexions des penseurs grecs, en citant Solon, par l'intermédiaire de Diogène Laërce, « Cada hũ fala como quẽ e (...). [les hommes parlent tels qu'ils sont]», et Myson de Chénée, « e esses sabẽ falar os q*ue* ẽtẽdẽ as cousas: porq*ue* das cousas naçẽ as palauras e não das palauras as cousas (...); [les mots sont pour les choses, et non pas les choses pour les mots] » (Oliveira 1536, p. 4). Nonobstant cette réflexion sur l'aspect psychologique et social du langage, Oliveira s'intéresse à son aspect physique (les caractéristiques de la cavité buccale, la langue et la bouche sèches ou humides, les dents de travers ou grandes), ainsi qu'à la société et à la géographie, qui confèrent du prestige à la langue et à ses utilisateurs. Il clôt donc ses réflexions sur le langage en vantant la langue portugaise et affirme : «porque ella e antiga ensinada / rospera / e bẽ cõuersada: e tambẽ exercitada em bos tratos e oficios.[non seulement ceci, mais bien d'autres choses avantagent notre langue : car elle est enseignée depuis longtemps, elle prospère et elle est bien conversée, et elle est bien employée]» (Oliveira 1536, p. 5). Le sens de l'expression « bẽ cõuersada [bien conversée] » est expliqué dans une autre partie de l'ouvrage. Il s'agit de l'accord nominal et verbal, tel que nous le lisons: « porq*ue* mostremos q*ue* os nossos homẽs tãbẽ sabẽ falar e tẽ cõçerto em sua lingua. [nous montrons que nos hommes savent aussi parler et sont émérites dans leur langue.] » (Oliveira 1536, p. 56).

Une référence au texte le plus ancien sur l'histoire de la grammaire, *Sur les grammairiens et les rhéteurs*, de Suétone (69 – 126/141 apr. J-.C.)[1], appuie l'idée que l'Italie (à savoir la langue latine) était rudimentaire avant l'avènement de la première grammaire, celle de Cratès de Mallos. Cette argumentation, qui fait référence au monde gréco-latin, se précise davantage lorsqu'Oliveira affirme que le Portugal n'a pas connu de développement comparable en philosophie et en art oratoire, et qu'il convenait d'imiter les Romains, qui ont eux-mêmes imité les Grecs, afin d'atteindre la perfection : « E não e muito seguir Ita lia o q*ue* ja Greçia ãtes teue por ley na republica d' socrates. Isto nũca fez a nossa terra (...) [il est bon de suivre l'Italie, qui reprenait déjà de la Grèce ce qu'elle avait comme loi dans la république de Socrate. Cela n'a jamais été fait sur notre terre (...)] » (p. 9). La citation qu'il reprend de Denis Ier, roi du Portugal de 1279 à 1325, renvoie à la valorisation de la culture, des arts et de la langue au Portugal. En 1297, le roi a ainsi décrété le portugais comme la langue officielle de la Cour et a créé la première université du pays. Il était donc temps, plus de deux siècles après, de grammatiser la langue.

Pour ce faire, le grammairien s'engage à traiter les «partes neçessarias da ortografia: açento: e analogia da nossa linguagem em comũ.[parties nécessaires de l'orthographe : l'accent, l'étymologie et l'analogie avec notre langage en commun) » (Oliveira 1536, p. 3) et précise qu'il ne traitera pas chaque partie du discours. Il promet de le faire ultérieurement, dans un nouvel ouvrage, une promesse qu'il ne tient pas. Comme l'a révélé Coseriu (2000), l'ouvrage de Fernão de Oliveira offre une description révélatrice du portugais parlé au XVI^{e} siècle. Son

[1] Voir la traduction de l'ouvrage en portugais par Martinho (2014).

travail est unique et détaille les « voix » et les « figures de voix » portugaises (il s'agit d'une description phonétique et phonologique), mais son modèle de description, sa présentation et son exploration de chacune des parties du discours sont loin de constituer une simple réplique de la grammaire latine. Pour décrire le portugais, Oliveira suit cependant la théorie traditionnelle, avec les éléments basiques et constitutifs du portugais, en commençant par la description des sons et des lettres qui les représentent, et en poursuivant avec l'union des sons en syllabes, puis les mots.

À propos de la voix/lettres et des figures qui les représentent, il s'inspire des Grecs, mais surtout de l'interprétation que les Latins (rhéteurs et grammairiens) en ont rendu. Les citations aux auteurs Grecs restent génériques, contrairement aux citations des auteurs Latins, qui nous sont livrées avec certaines spécifications : Quintilien est le plus cité dans les douze chapitres consacrés à la description des sons et des lettres portugaises. Sur les dix-huit citations du rhéteur latin, onze apparaissent dans les chapitres traitant les sons. Les autres personnages cités sont Aulu-Gelle (trois citations), Diomède (quatre citations) et Martianus Capella (trois citations). Le grammairien espagnol Antonio de Nebrija a également été cité une fois.

La citation de Nebrija est importante, car elle donne l'occasion à Oliveira de réfuter la description des sons et des lettres du castillan, qui est complètement calquée sur le latin. Dans la description d'Oliveira, la distinction entre la théorie et la règle est manifeste. Les concepts linguistiques à propos des faits sont mis à profit par le grammairien, mais il a su saisir la fonctionnalité des faits de la langue portugaise et, par conséquent, il a pu affirmer la différence entre la langue portugaise et le latin. L'origine de cette différence n'échappe pas à Oliveira. Lorsqu'il critique Nebrija, qui applique sans aucun discernement la description des « voix et lettres latines » au castillan, il affirme que les langues changent quand elles sont parlées par des personnes différentes, séparées dans le temps et l'espace, ou quand elles sont parlées par un même peuple, mais avec des locuteurs vivant en des lieux ou des époques bien éloignées. Il affirme :

> Antonio de Nebrija explique que nous n'avons en Espagne que les lettres latines. Mais pourquoi existe-t-il tant de lettres et de voix ? Nous disons qu'entre nous et les Latins, il y a de nombreuses différences pour les lettres, et nous en avons aussi pour les voix. Elles ne sont pas nombreuses, car nous ne sommes pas dispersés dans le temps et l'espace. Mais, dans une nation ou un même peuple, les voix et les lettres changent au gré des époques (Oliveira 1536, p. 11).

Ainsi, Oliveira procède à une description fort détaillée des sons (les phonèmes et leur réalisation phonétique) et des figures (les lettres représentant les sons décrits). Coseriu (2000) reconnaît la sagacité linguistique d'Oliveira dans un article précisément intitulé « Língua e funcionalidade em Fernão de Oliveira » (« Langue et fonctionnalité chez Fernão de Oliveira »). Il y montre comment l'auteur portugais a su distinguer l'identité du latin et du portugais sur le plan des concepts (la théorie), et a reconnu les différences entre les deux langues pour le fonctionnement (la praxis linguistique) des mêmes faits linguistiques, ainsi que pour les variétés dans une même langue.

Le deuxième thème majeur dans l'ouvrage d'Oliveira est la description des mots, qu'il appelle « dictions ». Cette description s'étend sur dix chapitres et se fonde surtout sur les principes de Varron, qui est nominalement cité huit fois. L'approche d'Oliveira s'oriente seulement vers l'étude de l'*étymologie*, au sens de l'origine, de la formation et du statut de l'usage des mots. Afin d'écarter l'hypothèse du traitement des parties de la phrase, le grammairien explique qu'il s'intéresse au statut formel de la « diction », du mot ou du vocable, en tant qu'ensemble de syllabes.

L'étude des dictions/mots dans la *Grammatica da linguagem portuguesa* se base sur la doctrine traditionnelle, bien qu'elle présente une terminologie différente, inspirée de Varron (116 BC – 27 BC) :[2]

I - **Étymologie**

1. Nos dictions : ce sont celles qui ont été créées par les Portugais ou dont l'origine s'est perdue en raison de leur ancienneté.
2. Dictions étrangères : ce sont les dictions d'autres langues qui ont été empruntées par les Portugais en raison de l'introduction de coutumes, d'art ou d'objets dans leurs mœurs.
3. Dictions en commun : ce sont les dictions communes à d'autres langues (par exemple, les mots qui commencent par l'article *al* de la langue arabe).

II - **Formation** (se rapportant à nos mots, aux étrangers et aux mots en communs)

1. Séparées ou jointes : ce que les Latins appellent simples et composées.
2. Vieilles et nouvelles : anciennes (en désuétude) et d'emploi récent (en usage).
3. Utilisées : d'un usage commun à tous les locuteurs de la langue.
4. Propres et changées : employées dans leur sens premier et employées avec un nouveau sens.

II - **Dérivation**

1. Naturelle : celles qui ne sont pas aléatoires et qui suivent l'usage de la langue.
2. Volontaire : celles qui suivent davantage la volonté du locuteur (comme les augmentatifs et les diminutifs).

À propos des parties de la phrase, certaines références apparaissent, mais aucune ne renvoie à une étude théorique de chaque partie. Il existe des mentions à la terminologie suivante : verbe (66) ; nom (dans ce cas quelques mentions du mot nom dans un sens grammatical, par opposition au verbe). Le nombre de mentions pour chaque partie se distribue de la manière suivante : adjectif (6), article (27), pronom (1), préposition (3), adverbe (1), conjonction (1) interjection (1). Aucune définition de ces classes ne figure dans l'ouvrage et seul l'article a fait l'objet d'une plus grande attention chez l'auteur, qui lui consacre un chapitre et lui accorde un traitement formel au même titre que les mots.
Oliveira (1536) reconnaît que le portugais ne possède pas de cas pour les noms, car ces derniers, contrairement au latin ou au grec, ne présentent pas de suffixes pour leur déclinaison. Il explique malgré tout que le portugais possède d'autres moyens tout aussi efficaces que les deux langues classiques pour assurer la fonction et la signification des cas. Il se réfère ainsi aux articles. La matière étudiée, comme l'a analysée Leite (2007), se montre bien confuse, même si l'auteur a reconnu les formes de la préposition et de sa contraction avec l'article pour différencier les cas. Selon Oliveira, la correspondance entre les cas latin/portugais et les articles s'effectuerait de la manière suivante :

Latin	Portugais
Nominatif	→ Prépositif (o, a)
Génitif	→ Possessif (de + o, a)

[2] Voir Ruy (2006).

Datif → Datif (a + ω, α)
Accusatif → Pospositif (o, a)
(+ -s au pluriel)

Une telle classification révèle que le grammairien, bien qu'il ait accepté l'existence de cas pour les articles, s'est aperçu que les processus différaient. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il n'a pas utilisé la même terminologie latine. Les critères retenus pour la dénomination des cas sont hétérogènes : syntaxique/sémantique et morphologique.
Les noms ont été complètement exemptés de la déclinaison des cas du latin, et les pronoms seulement en partie, étant donné qu'ils apparaissent dans la séquence de trois pronoms portugais « *eu, me, mi, tu, te, ti, se, si* », selon le système des pronoms personnels sujets et compléments. Ce chapitre se révèle d'un grand intérêt. Bien qu'Oliveira reconnaisse en effet la différence (au niveau du système) entre le latin et le portugais, il persiste dans la théorie des cas, à l'exception des noms, et atteste l'universalité de la théorie. Comme nous l'expliquerons par la suite, l'universalité ne concerne pas que l'aspect formel de la langue, mais touche également à son aspect sémantique, qui correspond aux fonctions syntaxiques de la langue. À propos des cas, dont les fonctions en latin sont indiquées morphologiquement par des suffixes, Oliveira affirme que le portugais emploie un autre mode pour les désigner, et qu'il s'avère, insiste-t-il, tout aussi efficace.
Le grammairien portugais aborde aussi, en cinq chapitres, des faits grammaticaux spécifiques à la morphologie du portugais, outre ceux déjà mentionnés. Il traite ainsi le genre et le nombre des noms, les cas du pronom, ainsi que les verbes et leurs conjugaisons. Eu égard à l'impossiblité, reconnue et admise par le grammairien, de décliner les noms en portugais selon le modèle latin, qu'il aurait retrouvé, en principe, pour les articles/pronoms, il affirme d'emblée, pour leur description, que « les noms se déclinent en genre et en nombre » (Oliveira 1536, p. 64.), et il se met ensuite à théoriser et à illustrer le processus grammatical portugais pour la formation du masculin et du féminin, du singulier et du pluriel (Oliveira 1536, p. 65-69). Cette description est inédite à la langue portugaise, car l'équivalent en latin et en grec n'existe pas. Dans les chapitres portant sur la description du genre et du nombre, Oliveira recourt au latin lorsqu'il aborde le genre des pronoms *isso* et *aquilo* afin d'indiquer qu'ils appartiennent au genre « indéterminé », étant donné que le portugais ne possède pas de genre neutre. Ce cas montre bien que les règles de la grammaire latine supportent l'analyse, mais aussi que le grammairien a pleinement conscience du processus de description de la langue portugaise. Oliveira se refère à Varron pour expliquer que le pluriel des mots, par exemple ceux terminant en *-ão*, peuvent varier, car, comme l'explique le grammairien latin, « o falar tem seu mouimẽto. [le parler a son mouvement. » (Oliveira 1536, p. 68).
Oliveira suit la même procédure pour traiter le verbe, c'est-à-dire qu'il passe directement à la description de la formation du verbe portugais, sans discussion conceptuelle préalable sur la classe, ni présentation du paradigme de la conjugaison verbale, qu'il promet de réaliser dans un prochain ouvrage. Le grammairien se consacre au genre du verbe, aux conjugaisons, au mode, au temps, au nombre et aux personnes verbales. Dans ce cas, le concept de *genre* diffère par rapport aux anciens grammairiens (par exemple, les verbes actifs, passifs, neutres, communs et déponents chez Charisius),[3] mais se rapproche de la description de Priscien de Césarée,[4] qui évoque deux genres, les verbes passifs et les neutres terminant en *-o*. La description d'Oliveira concerne les verbes ayant la 1re personne du singulier du présent de l'indicatif en *-o* (il le nomme petit *-o*), en notant que « certains » verbes ne se conjuguent pas de la sorte, et il cite les verbes *saber* et *ser* (savoir et être). Cette « théorie du genre » de l'auteur est importante, car elle se réfère à la formation de toute la conjugaison sur la 1re

[3] *Ars grammatica* (4e s. p.C.).
[4] *Institutiones grammaticae* (6e s. p.C.).

personne du présent de l'indicatif et sur la forme de l'infinitif (*-ar*, *-er*, *-ir* et *-or*). Oliveira assume la quatrième terminaison en *-or* et reconnaît que la forme *poer* est archaïque et n'était utilisé à son époque que par « par certaines vieilles personnes ». Cette déclaration du grammairien révèle que la description qu'il donne est synchronique et se base sur des données réelles de la langue portugaise. Elle nous permet aussi de conclure que la théorie gréco-latine fonde bel et bien son travail, même si l'auteur affirme que les Portugais ne devaient pas singer les Latins.

Le chapitre sur la syntaxe annonce seulement son intention de décrire syntaxiquement la langue portugaise. Oliveira parle de « cõposição ou conçerto que as partes ou dições da nossa lingua tẽ (...). [composition ou concert que les parties ou les dictions de notre langue ont entre elles comme dans toute autre langue (...)] ». Il explique ensuite qu'il s'agit d'une partie que « les grammairiens appellent construction », une claire référence à la syntaxe d'Apollonios. Une fois encore, ce passage montre que l'auteur, bien que guidé par la théorie traditionnelle, sait parfaitement s'écarter des règles latines afin de décrire le portugais, dont les règles diffèrent de celles du grec et du latin. Sur ce point, l'extrait suivant est exemplaire :

> a qual os grãmaticos chamão cõstruição: e nella mais q*ue* em alghũa outra guardamos nos çertas leis e regras: posto q*ue* tambem nas ou tras partes da grãmatica temos menos eiçeições q*ue* os la tinos e gregos: cujas linguas mui gabadas: muitas vezes faltã na cõueniẽçia dos nomes ajetiuo / e sustantiuo / rela tiuo / e anteçedẽte. e isso mesmo do nome cõ o verbo: e os casos dos nomes as vezes se trocão hũs por outr*os*: e nos verbos a mesma troca fazem os tempos e modos: pois auerbios e preposições ou quaesquer outras partes são muitas vezes mudadas antre os latinos e gregos. e poẽ se hũas por outras o q*ue* se não faz na nossa lingua: ao menos tão ameude nẽ em todas estas cousas: (Oliveira 1536, 73-74)

> et pour elle [construction] plus que pour tout autre, nous gardons certaines lois et règles, étant donné que dans les autres parties de la grammaire, nous avons moins d'exceptions que les Latins et les Grecs, dont les langues, si saluées, pèchent souvent par leur disconvenance pour les noms, adjectifs et substantifs, relatifs et antécédents, et il en va de même pour le nom avec le verbe. Parfois, les cas des noms changent entre eux, les temps et les modes des verbes également, car les adverbes et les prépositions, ou toute autre partie changent souvent entre les Latins et les Grecs. Les uns sont mis à la place des autres, ce qui ne se fait pas dans notre langue, au moins pas aussi fréquemment, ni pour toutes ces choses. (Oliveira 1536, 73-74)

Oliveira conclut son ouvrage par deux confessions majeures : d'abord, afin de pouvoir rédiger sa grammaire, il affirme avoir lu de nombreux ouvrages. À ses yeux, seules des critiques formulées par des personnes qui auraient étudié au moins autant que lui seraient recevables ; ensuite, il révèle avoir pleinement conscience qu'« il a écrit quelque chose de nouveau ». Même en suivant la théorie apprise par ses lectures, Oliveira a abordé des faits linguistiques inédits, encore vierges de tout « modèle de description » procédant du latin ou du grec.

2. La Grammaire de la langue portugaise de João de Barros

En confrontant le traitement de certains thèmes, il s'agit de montrer comment la *Gramática da língua portuguesa*, de João de Barros, étend la grammaire latine, en reprenant la *Gramática castellana* (Grammaire castillane - GC), publiée à Salamanque en 1492 par Elio Antonio de Nebrija. Par cette méthode, nous entendons mettre en évidence les points de convergence entre la doctrine portugaise et la doctrine latine, même sur le point de vue universal. Un premier point a trait au modèle théorique et méthodologique gréco-latin qui est repris par Nebrija (1492) pour décrire le castillan.

En effet, la grammaire de Nebrija s'inscrit dans cette lignée. Dans le livre I, chapitre 1, Nebrija déclare qu'elle « contient les préceptes et les règles de l'art », collectés à partir de

l'usage de ceux qui ont « autorité », un usage qui ne peut pas, par ignorance, être corrompu. Les parties de cette grammaire, à l'instar de la grammaire grecque que les Latins ont repris, sont au nombre de quatre : i) l'orthographe, ou « la science d'écrire correctement » ; ii) la prosodie, ou « l'accent » ; iii) l'étymologie, ou « la vérité des mots » ; iv) la syntaxe, ou « l'ordre ». L'ouvrage comprend alors quatre livres : I. Orthographe et lettre ; II. Prosodie et syllabe ; III. Étymologie et diction ; IV. Syntaxe, juxtaposition et ordre des parties de la phrase. Les « partes dela oracion » (« parties de la phrase ») comme dit Nebrija, sont au nombre de dix : nom, pronom, article, verbe, participe, gérondif, nom participial infini, préposition, adverbe et conjonction. Dans le livre IV sur la syntaxe, figurent les solécismes et les barbarismes, à l'instar des Ars latines.

La présence de la doctrine gréco-latine dans le texte de Barros peut donc être décelée de deux façons : d'abord, par le biais de références explicites, mais génériques, aux Grecs, aux Latins et aux grammairiens ; ensuite, indirectement, en confrontant son texte à celui de Nebrija, qui a principalement construit sa grammaire sur celle de Donat,[5] ainsi qu'à travers les leçons de Quintilien (Marcus Fabius Quintilianus).[6] Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Nebrija ne précise pas non plus ses sources, bien qu'il fasse souvent référence à Quintilien.

Un examen approfondi de la Gramática da língua portuguesa, en confrontation avec la Grammaire Castillane, montre que la source directe de Barros était bien Nebrija, et donc que les auteurs anciens, en particulier les grammairiens Priscien, Donat et Diomède, ainsi que Quintilien, le rhéteur, l'étaient aussi indirectement. Dès lors, en considérant que João de Barros n'a pas cité directement les auteurs sur lesquels il s'est fondé, nous comparerons certains points de son texte avec celui de Nebrija, afin de révéler la présence de la linguistique antique dans sa description du portugais.

Le chapitre sur le nom, qui est intitulé « Du nom et de ses espèces » et qui reste toujours ancré sur le texte de Nebrija, fait apparaitre des traces de la linguistique antique, surtout lorsque l'auteur travaille avec des classifications et des dénominations. Dans ce chapitre, il est possible de prouver le caractère essentiellement doctrinal de la grammaire de Barros et de montrer comment l'auteur formule des règles, dans certains cas, et se réfère à l'usage et donne des exemples, dans d'autres. Le schéma du chapitre figure dans la table des matières présentée précédemment.

Barros (1540, p. 21-22) présente la doctrine sur les cas, en ayant toujours recours « aux Latins ». Ainsi, il dit : « Chamã os latinos ao primeiro cáso, Nominatiuo, por ser o primeiro que nomea a cousa. ([Les Latins nomment le premier cas, Nominatif, vu que (...)]. », puis, « Ao segundo cáso chamam, Genitiuo, e dizem . [Ils nomment le deuxième cas Génitif et certains Latins disent que (...)] », etc. La « table des déclinaisons » suit la leçon sur les articles. En effet, la déclinaison des noms est expliquée à travers celle des articles (qui restent contractés avec la préposition *de*, qui n'est pas distinguée ; ainsi, *da*, *das*, *do*, *dos*, sont considérés comme des articles).

Pour encadrer le portugais dans le système de la déclinaison des cas, Barros a dû formaliser le concept de déclinaison, et a donc rapproché le concept de la déclinaison de celui de la variation.

Le concept de la déclinaison de Nebrija pour le castillan reste confus et, sur ce point, João de Barros fait mieux, car il n'a pas hésité à considérer que la variation des cas, par les articles (c'est-à-dire la préposition + article) était une déclinaison. À ce propos, Nebrija dit dans un premier temps : « En castillan, il n'y a pas de déclinaison du nom, excepté pour le nombre du nom, mais la signification des cas se distingue par des prépositions. » (Nebrija 1492, III, p. 6) Nébrija nie la déclinaison, mais il la confirme lorsqu'il aborde les cas. Ainsi, il affirme : « En

[5] Grammairien latin (4e s. p.C.)
[6] Rhéteur latin (35e p. C.)

castillan, les cas sont au nombre de cinq » (ibid.), et il poursuit en les expliquant chacun d'eux.
Selon Barros, le portugais présenterait deux déclinaisons : la première concernerait les noms se terminant en *a, e, i, o, u,* et la seconde, les noms terminant en *l, m, r, s, z,* les deux se faisant au singulier et au pluriel.
L'examen de ce comme pourra montrer la filiation de João de Barros à la thèse de l'universalité par l'intermédiaire de Nebrija. Un fait essentiel pour la naissance de la grammaire portugaise ne peut être ignoré : l'embryon d'une syntaxe qui apparait dans un chapitre intitulé « De la construction des parties ». Oliveira avait annoncé la partie de la syntaxe dans sa grammaire, mais il ne l'avait pas développée. Barros a fait un peu mieux et, inspiré par Nebrija, il a traité un peu le sujet.

3. L'UNIVERSALITE DANS LA GRAMMAIRE PORTUGAISE : TOUR D'HORIZON

L'étude des langues se fonde sur une théorie du langage et des langues qui s'est construite au fil des siècles, dès les premières réflexions des philosophes grecs, Platon, Aristote et les stoïciens, puis avec la systématisation grammaticale des grammairiens alexandrins, que les grammairiens et les savants des langues et du langage n'ont eu de cesse de reprendre. L'inhérence de cette théorie à l'étude linguistique l'a rendue si transparente qu'elle n'a plus été reconnue comme une « théorie ». La grammaire normative, qui était le moyen par excellence pour décrire les langues, a donc été considérée comme « la grammaire théorique ».
La langue portugaise, touchée par le processus de grammatisation des langues européennes, voit apparaître ses deux premières grammaires au cours de la première moitié du XVI^{e} siècle, en 1536 et en 1540. Conformément à l'esprit de l'époque, les deux premiers grammairiens portugais cherchaient à insérer le portugais dans le contexte des langues de culture, les langues capables de verbaliser la philosophie et la science. Par conséquent, la langue devait être grammatisée. À l'instar des autres langues européennes, la description du portugais s'est calquée sur le modèle gréco-latin, alors considéré comme un modèle pertinent et efficace pour décrire toutes les langues connues par les Européens. D'où la thèse que les règles du latin étaient universelles. Cette hypothèse de l'universalité des règles de la grammaire latine s'est aussi instaurée dans le monde portugais. Cette thèse ne sera renversée que plusieurs siècles après la grammatisation de la langue, lorsque la thèse de la particularité des règles de la langue sera acceptée.
Les grammaires portugaises d'Oliveira (1536), de Barros (1540), de Roboredo (1619) et d'Argote (1721, 1725) se sont élaborées en accord avec cette thèse universaliste. Il convient néanmoins de préciser d'emblée qu'Oliveira (1536), qui décrit pour la première fois la langue portugaise et qui a évidemment repris la théorie héritée de la tradition gréco-latine, a reconnu que le portugais possédait ses propres règles et a nié que cette langue ne consistait qu'en une réplique du latin. Les autres grammairiens ont davantage « aligné » le portugais sur le paradigme latin et ont œuvré pour identifier les règles similaires entre les deux langues. Ce faisant, ils découvraient progressivement que le portugais possédait ses propres règles. Aussi, l'œuvre de chaque grammairien a permis de supplanter, graduellement, la thèse de l'universalité par la thèse de la particularité de la langue. Ce processus ne s'est toutefois concrétisé qu'à la fin du XVIII^{e} siècle. Les deux premières grammaires portugaises étant présentées dans la seconde partie de ce texte, nous procèderons d'abord à un tour d'horizon des autres œuvres grammaticales.

4. UNE METHODE D'ENSEIGNEMENT UNIVERSALISTE DU XVII^{E} SIECLE

Roboredo (1619) a extrapolé la théorie afin d'élaborer, sur la base des principes théoriques diffusés par Sánchez de las Brozas (1587) et de méthodologies dérivées du *Janua Linguarum*

de prêtres irlandais (1611, apud Roboredo 1619, p. 79), une méthode d'enseignement du latin à partir du métalangage de la langue portugaise. Cette méthode d'enseignement, fondée sur l'hypothèse que la traduction (portugais-latin et latin-portugais) constituait l'outil le plus efficace pour l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères, est assurément universaliste, car elle vise à enseigner le latin par le truchement du portugais, une langue qui, selon cette hypothèse, possèderait des règles (presque) identiques au latin.
Les différences entre le portugais et le latin sont observées et consignées dans un chapitre intitulé *Ao curioso português* (*Au Portugais curieux*). Il est en effet destiné à faire part aux intéressés des règles que l'auteur a saisies comme étant propres à la langue portugaise. Pourtant, les différences entre les deux langues parsèment à foison l'ensemble de l'ouvrage, pour chaque sujet présenté par l'auteur. Les exemples suivants l'illustrent bien :

> Destas letras cinquo em voz, & figura saõ vogaes, *A, E, I, O, V:* das quaes se fazem na Latina estes diphthongos, ou soẽs dobrados, *Ae, OE, AV, EI, EV:* & na Portuguesa esses, & outros doze. (Roboredo 1619, p. 1)

> Parmi ces lettres, cinq en voix et figure sont des voyelles, *A, E, I, O, U*, à partir desquelles se font en latin les diphtongues, ou elles sont doublées, *AE, OE, AU, EI, EU*, comme en portugais, qui en compte aussi douze autres. (Roboredo 1619, p. 1)

> Tem a Portuguesa este articulo, *O, OS*, que mostra o genero Masculino dos nomes Sustantivos commũs; & este articulo, *A, AS* que mostra o genero Feminino, dos dittos Sustantivos. Os quaes articulos he o mesmo que a primeira, & segunda Declinação puras. Destes articulos vê p. 47; (Roboredo 1619, p. 2)

> Le portugais possède cet article *O, OS*, qui désigne le genre masculin des noms substantifs communs ; et cet article *A, AS* qui désigne le genre féminin de ces noms substantifs. Ces articles correspondent aux première et deuxième déclinaisons pures. Voir, pour les articles, la page 47. (Roboredo 1619, p. 2)

> Na lingua Portuguesa ha tres Conjugações, & quatro na Latina[1]: as quaes Conjugações se differenção pelas segundas pessoas dos primeiros presentes; & também elos Infinitivos se differenção as vltimas Conjugações (...). (Roboredo 1619, p. 13)

> En langue portugaise, il existe trois conjugaisons, et quatre en latin [*] 1 : les conjugaisons se différencient par la seconde personne du présent, ainsi que par l'infinitif . (Roboredo 1619, p. 13)

> La voix passive procède du latin, mais le portugais n'a plus que le participe. Par exemple, *amado* correspond au latin *amatus, a, um*, et il est accompagné par le verbe *sou* pour interpréter la voix passive ; on le verra par la suite. Il existe aussi le gérondif passif, *amado*.

> Para os Nomes ha na Portuguesa tres Declinações, & na Latina cinquo. Em cada Declinação ha dous Numeros; *Singular*, para hũa co

> usa, *Plural*, para muitas. Cada Numero tem seis casos, que as vltimas vogaes fazem diversos, ou semelhantes, segundo a propriedade da lingua p. 65. 66. (Roboredo 1619, p.2)

> Pour les noms, le portugais possède trois déclinaisons et le latin cinq. Pour chaque déclinaison, il existe deux nombres : le *singulier*, pour une chose, le *pluriel*, pour plusieurs choses. Chaque nombre possède six cas, que les dernières voyelles rendent différents ou similaires, selon la propriété de la langue. (Roboredo 1619, p.2).

La méthode élaborée par Roboredo pour l'enseignement du latin va totalement à l'encontre des pratiques de l'éducation jésuite, qui se fondent sur la grammaire latine du père Manuel Álvares. En effet, chez Roboredo, l'enseignement ne s'effectue pas du latin vers le latin. En outre, sa grammaire est simplifiée afin que l'étudiant apprenne la langue en quelques mois (Roboredo avait fixé la période d'apprentissage de l'écriture du latin, pour un étudiant assidu, à 6 mois), alors que la grammaire du père Álvares s'avère très détaillée et complexe. Une autre différence majeure entre les deux méthodes est l'exigence des prêtres jésuites pour que les élèves apprennent à *parler* et à *écrire* le latin (des punitions sévères étaient d'ailleurs prévues pour les élèves qui seraient surpris en train de parler le portugais dans l'établissement). Roboredo, pour sa part, assume que la méthode d'enseignement doit permettre à l'élève de lire et d'écrire couramment et correctement le latin, sans exiger qu'il le parle, étant donné que la langue ne l'était plus depuis des siècles. Il convient de rappeler que cet ouvrage, écrit au XVII^{e} siècle (1619), a inspiré Verney (1746) pour son combat contre les jésuites. Reis Lobato (1770), qui a rédigé la grammaire officielle pour l'enseignement du portugais, après l'expulsion des jésuites par le marquis de Pombal, s'est aussi inspiré de Roboredo.

L'examen de l'ouvrage de Roboredo révèle que son auteur respecte l'universalité de la doctrine et de la méthode, mais, à chaque étape de son travail, il confronte les règles du latin à celles du portugais et laisse clairement apparaître la différence entre les deux langues, même s'il n'en fait pas son objectif. Les grammairiens qui suivront reprendront ces différences expliquées dans l'ouvrage de Roboredo et accorderont progressivement à la grammaire portugaise son autonomie.

5. UNIVERSALITE ET PARTICULARITE DE LA GRAMMAIRE DU XVIII^{E} SIECLE

Par rapport au fondement théorique et philosophique original, la grammaire suivante, celle d'Argote, semble innover : Argote affirme avoir construit sa grammaire selon la théorie des prêtres de Port-Royal. Dans les faits, son annonce est restée lettre morte. Son ouvrage se fonde en effet sur l'hypothèse de l'universalité des règles de la grammaire latine. Le titre l'annonce d'ailleurs très clairement : *Regras da língua portuguesa, espelho da língua latina* (*Règles de la langue portugaise, miroir de la langue latine*). Malgré cette hypothèse selon laquelle le portugais reflèterait le latin, il convient d'emblée de noter que l'auteur reconnaît et décrit les spécificités du portugais. L'approche d'Argote diffère cependant de celle de Roboredo. En effet, Roboredo ne cherchait pas exactement l'enseignement du portugais et n'utilisait le métalangage et les règles de cet idiome qu'afin de faciliter l'apprentissage du latin. En revanche, Argote entendait enseigner la langue portugaise afin que l'élève maitrisât ses règles et reconnût ensuite dans la langue latine ces mêmes règles apprises dans sa langue maternelle. Son texte, contrairement à celui de Roboredo, se présente alors vierge d'extraits, de citations ou de mots latins, et se configure comme une grammaire portugaise.

De surcroît, cette grammaire procède à la première systématisation de la variation linguistique du portugais, à la fois sur les plans géographique (diatopique) et social (diastratique), et, dans une certaine mesure, sur les plans temporel (diachronique) et stylistique (diaphasique). Leite (2011), qui a étudié la variation entreprise par Argote, en a rendu compte dans un tableau synthétique, qui a révélé la portée et la précision de l'analyse de l'auteur pour son époque.

Afin d'exemplifier l'universalité des grammaires, nous citerons notamment la déclinaison des articles et des noms portugais, selon six cas, au singulier et au pluriel, avec l'aide des prépositions portugaises (*de* et *a*), une pratique qui est commune chez les grammairiens du XVI^{e} jusqu'au XVIII^{e} siècle, à l'exception d'Oliveira, pour ce qui a trait aux noms et à l'interprétation des cas, comme nous le verrons par la suite. Nous pouvons relever également

la division des parties du discours en huit « castes », qui sont le *nom*, le *pronom*, le *verbe*, le *participe*, l'*adverbe*, la *préposition*, la *conjonction* et l'*interjection*. Cette division est remarquable pour notre analyse, car Argote n'y inclut pas les articles, bien qu'il les traite en abordant les cas et la flexion des noms. Argote (1725, p. 4) nomme la catégorie de l'article comme « un petit mot ou une particule qui se posent avant le nom », et il reconnaît les deux articles portugais *o* et *a*. La fonction de l'article est de permettre la déclinaison des noms, étant donné que l'article lui-même se décline, le nom conservant sa forme, au singulier ou au pluriel, pour chaque cas. La déclinaison des pronoms, les pronoms personnels sujets et compléments, fait aussi l'objet de sa description. Ils sont accompagnés des prépositions portugaises *a* ou *de* pour les cas génitif, datif et accusatif, et la préposition *com* (avec) pour l'ablatif. Seul le vocatif figure sans préposition. Quant aux spécificités du portugais, décrites par le grammairien comme des idiotismes, Marques (2016, p. 72) relève notamment l'infinitif personnel, déjà reconnu par Roboredo, mais qu'Argote a davantage exploré, la voix pronominale des verbes, le gérondif de forme unique, etc.
Nous examinerons désormais un ouvrage où l'auteur s'affranchit de ce rapprochement entre le portugais et le latin pour fixer définitivement l'autonomie de la grammaire portugaise.

6. L'AVENEMENT D'UNE NOUVELLE METHODE DANS LA GRAMMAIRE

Dans cette évolution de la grammaire portugaise, l'ouvrage intitulé *Rudimentos da grammatica portuguesa*, de Pedro José da Fonseca (1799), mérite amplement d'être signalé, et ce, pour deux raisons liées à cette recherche. Tout d'abord, cet ouvrage recèle en effet de l'application des nouveaux principes théoriques et méthodologiques, qui modifient la description du portugais sur la base, cette fois, de l'hypothèse de la généralité (plutôt que de l'universalité) du langage (ou du discours) ; une hypothèse reprise chez Condillac, en tant que fondement philosophique. Ensuite, c'est à partir de cette grammaire que la description grammaticale portugaise s'émancipe de la grammaire latine. Certes, l'idée d'une généralité des caractéristiques du langage n'a pas d'incidence sur la description, mais elle est néanmoins significative.
Fonseca reprend aussi les principes de Du Marsais (1797) , qu'il cite textuellement (Fonseca 1799, p. V-VII) avec un passage où le grammairien et philosophe français proteste contre la soumission des grammairiens à la grammaire latine et se plaint de l'excès de règles, souvent inutiles pour les langues modernes, comme les cas et les déclinaisons. Ce texte de Du Marsais est de surcroît essentiel pour l'étude de l'histoire des idées linguistiques, car il marque peut-être un premier changement épistémologique dans la grammaire. Son auteur y reconnaît en effet que la théorie de l'universalité des règles dérivées de la description du latin ne répond plus à l'exigence d'une construction des connaissances pour chaque langue en particulier. Le passage reproduit par Fonseca est le suivant :

> C'est ainsi qu'en voulant assujetir les langues modernes à la méthode latine, ils [les grammairiens] les ont embarrassées d'un grand nombre de préceptes inutiles, de cas, de *déclinaisons* et d'autres termes qui ne conviennent point à ces langues, et qui n'y n'auraient jamais été reçus, si les Grammairiens n'avaient pas commencé par l'étude de la langue latine. Ils ont assujéti de simples équivalens à des règles étrangères. Mais on ne doit pas régler la Grammaire d'une langue, par les formules de la grammaire d'une autre langue. Les règles d'une langue ne doivent se tirer que de cette langue même. Les langues ont précédé les Grammairiens ; et celles-ci ne doivent être formées que d'observations justes tirées du bon usage de la langue particulière dont elles traitent (In Fonseca, p. VI-VII, Du Marsais, Principes de Grammaire, partie 2, p. 567).

Selon ce raisonnement, la déclinaison des noms, des articles et des pronoms devient inutile. La liste des classes de mots compte 9 parties, car elle s'accroît de l'article et maintient le

participe: «*Nome, Pronome, Articulo, Verbo, Participio, Adverbio, Preposição, Conjunção, Interjeição*» [« Nom, Pronom, Article, Verbe, Participe, Adverbe, Préposition, Conjonction, Interjection »] (Fonseca 1799, p. 3). Contrairement à Argote, Fonseca place non seulement l'article dans la liste des parties de la phrase, mais il le déclare aussi textuellement : « ARTICULO, ou *artigo* he huma parte da oração, que se antepõe aos nomes para mostrar de que genero são. [ARTICLE, partie de la phrase antéposée aux noms afin de désigner leur genre] » (Fonseca 1799, p. 70). L'auteur décrit en outre les règles d'emploi des articles en portugais.

La spécificité des règles du portugais se manifeste également lorsque Fonseca traite la formation du superlatif absolu. Il dit : « Os superlativos rigorosamente Portuguezes, formão-se de hum positivo, tambem Portuguez, accrescentando-lhe issimo a ultima consoante, como : cruelissimo de cruel, santíssimo de santo [Les superlatifs rigoureusement portugais se forment d'un positif, également portugais, en ajoutant *issimo* à la dernière consonne, comme : *cruelissimo* de *cruel*, *santíssimo* de *santo*]. » (Fonseca 1799, p. 34). L'auteur explique le « véritablement portugais » en précisant que ces superlatifs sont adaptés à la morphologie de la langue portugaise et ne tiennent pas compte de la forme latine. Sur ce point, l'extrait suivant est exemplaire :

> Os que hoje se terminão em z, e antigamente acabavão em ce, sem perderem a sua primeira formação regular, trocão agora o z em c, como : *tenaz, tenacissimo ; feliz, felicissimo ; atroz, atrocissimo*. Quaesquer outros superlativos, que não são assim formados, passarão da lingoa Latina para a nossa sem mais alteração que a troca de us em o na terminação masculina do seu primeiro caso, ou nominativo. Taes são além de muitos outros : antiquissimo, asperrimo, dulsissimo, humillimo, miserabilissimo, nobilissimo, terribilissimo, &c.35 (Fonseca 1799, p. 36).

> Ceux qui aujourd'hui se terminent en *z*, et qui auparavant terminaient en *ce*, sans perdre leur première formation régulière, changent maintenant le *z* en *c*, comme *tenaz*, *tenacissimo* ; *feliz*, *felicissimo* ; *atroz*, *atrocissimo*. Les autres superlatifs, qui ne se forment pas de cette manière, passeront de la langue latine à notre langue sans aucune autre altération que le changement de *us* en *o* pour la terminaison masculine de son premier cas, le nominatif. Il s'agit entre autres de : *antiquissimo*, *asperrimo*, *dulsissimo*, *humillimo*, *miserabilissimo*, *nobilissimo*, *terribilissimo*, etc. (Fonseca 1799, p. 36).

La voix pronominale, existante en portugais, d'abord perçue et rapportée par Roboredo, puis davantage explorée par Argote, lors de son étude des « genres des verbes » ou des voix verbales, est également traitée par Fonseca. Sa grammaire développe la question en définissant et en décrivant normalement le processus, et fait usage d'une autre terminologie, la réflexivité des verbes pronominaux : « Os *verbos pronominaes* chamão-se *reflexivos*, quando a acção, que elles exprimem, reflecte, ou recahe sobre o sujeito, que a produz, como : *armar-se, entristecer-se, ferir-se*, &c. [Les verbes pronominaux sont dits réfléchis lorsque l'action qu'ils expriment reflète ou retombe sur le sujet qui la produit. Par exemple : *armar-se*, *entristecer-se*, *ferir-se*, etc.] ». (Fonseca 1799, p. 87).

À l'instar de Roboredo et d'Argote, Fonseca traite la voix passive des verbes en la confrontant au latin, sans aucune marque d'exceptionalité. Il dit ainsi :

> Esta voz passiva na lingoa Portugueza, e em muitas outras vulgares, não se exprime como a activa, por tempos simplices. De sorte que dizendo-se com huma só palavra de diferente terminação amo, amas, ama ; na voz passiva deste verbo só póde dizer-se, sou amado, es amado, he amado. (Fonseca, p. 113)

> Cette voix passive en portugais, et pour beaucoup d'autres langues, ne s'exprime pas par des temps simples comme pour la voix active. Ainsi, en disant avec un seul mot et différentes

> terminaisons *amo, amas, ama*, nous aurons à la voix passive de ce verbe, *sou amado, es amado, he amado.* (Fonseca 1799, p. 113).

Fonseca conforte sa position sur l'autonomie formelle du portugais et concrétise, dans son ouvrage, cette tendance, alors en vigueur, de particulariser les règles de la langue portugaise en s'affranchissant, définitivement, de la sujétion grammaticale au latin. Sur ce point, sa posture s'avère exemplaire, et les grammairiens qui lui succèderont cesseront d'appliquer les règles du latin à la langue portugaise.

CONCLUSION

Ce petit aperçu de la recherche nous permet d'affirmer que les premières grammaires portugaises ont différemment recouru à la théorie gréco-latine. Fernão de Oliveira (1530) a mobilisé ses connaissances sur la théorie du langage afin de donner son interprétation sur l'origine des langues et du portugais. Ses références aux anciens grammairiens, ainsi que sa description du portugais démontrent incontestablement sa grande connaissance de la théorie linguistique. Il est donc en mesure de décrire le portugais sans y reporter simplement les règles du latin. Il se sert intelligemment de la théorie pour expliquer les spécificités de la langue portugaise. João de Barros (1540), pour sa part, applique davantage les règles latines à la description de la langue portugaise et revendique le schéma de la grammaire latine (la description des parties du discours, de la syntaxe et des vices de langage). Il incorpore sans aucune restriction la thèse de l'universalité.

Roboredo travaille directement avec les règles de la grammaire latine par le truchement du métalangage portugais. En construisant sa méthode d'enseignement pour cette langue, il entreprend de comparer les règles entre le latin et le portugais. Dans son ouvrage, les spécificités de la grammaire portugaise foisonnent. Elles ont été reprises par les grammairiens des siècles suivants et forment désormais le corps de la description de la grammaire portugaise. Argote (1725), qui reste encore fidèle à la thèse de l'universalité des règles latines, ouvre néanmoins sa grammaire aux particularités du portugais. Il les étudie en dehors des règles universelles (portugais/latin), quoiqu'il ne parvienne pas à approfondir sa description. Fonseca (1799) passe outre la thèse de l'universalité. Il assume pleinement la spécificité de la langue portugaise, et sa description des règles se montre extrêmement détaillée. Il convient de signaler que la grammaire portugaise n'a plus fait état de la déclinaison des noms et des cas depuis la parution de l'ouvrage de Fonseca (1799).

Sur le plan théorique, la principale observation dans les grammaires du XVI^{e} au XVIII^{e} concerne le passage de la théorie universelle à la théorie particulière avec le travail de Fonseca (1799). Il convient en outre de noter qu'Argote (1725), qui annonçait connaître la théorie de Port-Royal, ne l'a pas utilisée dans son ouvrage. De même, Fonseca (1799), qui a affirmé croire à la généralité des faits du discours, à savoir du langage, et qui a cité Du Marsais (1797), n'a nullement opéré avec cette théorie philosophique. Quoi qu'il en soit, l'évènement majeur chez Fonseca reste le dépassement de la théorie de l'universalité et l'orientation exclusive de son ouvrage vers la description de la langue portugaise.

Enfin, il est bon de souligner que la doctrine gréco-latine n'a jamais été contestée. Les différences signalées dans les descriptions ne se rapportent qu'à l'interprétation du fait linguistique. Dans le cas de Fonseca (1799), il ne s'agit pas exactement d'un changement théorique, mais d'un changement de posture sur la définition et l'interprétation de l'objet. Il se fonde sur une nouvelle hypothèse, qui ne correspond plus à celle de l'universalité des règles et donc de la grammaire, mais plutôt à celle de la particularité de l'objet, et par conséquent de la règle qui le décrit.

En général, la grammaire suit toujours la théorie traditionnelle, sur laquelle d'autres théories viennent se greffer. Le renouvellement théorique ne concernerait donc que la « seconde

théorie » présente dans l'ouvrage. L'examen de chaque grammaire montre cependant qu'il est impossible d'affirmer qu'un tel renouvellement s'est produit. En effet, les principes de la seconde théorie, qui correspondraient à ceux de la grammaire générale, n'ont jamais été mis en œuvre. Cela dit, il n'en demeure pas moins que ces ouvrages manifestent bel et bien un certain renouveau dans les principes et l'hypothèse de travail.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Argote, Jeronimo, 1725, *Regras da lingua portugueza, espelho da lingua latina, Ou disposição para facilitar o ensino da lingua Latina pelas regras da Portugueza*, Lisboa, Officine de Mathias Pereyra da Sylva. En ligne/ http://ctlf.ens-lyon.fr/t_resul.asp

Barros, João de, 1540. *Grammatica da lingua portuguesa*, Lisboa, Luís Rodrigues; En ligne http://ctlf.ens-lyon.fr/t_resul.asp

Du Marsais, C. C., 1797. *Les véritables principes de la Grammaire ou nouvelle Grammaire Raisonée pour apprendre la langue latine [Oevres, t. I)* (Vols. Oevres choisis (I - VII)). (H. v. Remarques bibliographiques de Brekle, Ed.) Paris, France.

Fonseca, Pedro José da, 1799. *Rudimentos da grammatica portugueza (...)*, Lisboa, Officina de Simão Thaddeo Ferreira. En ligne/ http://ctlf.ens-lyon.fr/t_resul.asp

Lobato, Antonio José dos Reis, 1770. *Arte da grammatica da lingua portugueza*, Lisboa, Regia Officina Typographica. En ligne: http://ctlf.ens-lyon.fr/t_resul.asp

Nebrija, A., 1492. *Gramática castellana.* Salamanca. En ligne: https://archive.org/details/GramaticaCastellana

Oliveira, Fernão de, 1536. *Grammatica da lingoagem portugueza*, Lisboa, Germão Gallharde. En ligne: http://ctlf.ens-lyon.fr/t_resul.asp

Roboredo, Amaro de, 1619. *Methodo grammatical para todas as Linguas*, Lisboa, Pedro Craesbeeck. En ligne: http://ctlf.ens-lyon.fr/t_resul.asp

Sources secondaires

Auroux, Sylvain, 1998. *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF, 1998.

Coseriu, E., 2000. « Língua e funcionalidade em Fernão de Oliveira », Assunção, C. (ed.) *Grammatica da lingoagem portugueza. Edição crítica, semidiplomática e anastática*, Lisboa, Academia das Ciências de Lisboa, 29-60.

Leite, M. Q., 2007. *O nascimento da gramática portuguesa: uso e norma.* São Paulo: Humanitas / Paulistana.

Leite, M. Q., 2011. « A construção da norma linguística na gramática do século XVIII », Alfa - Revista de Linguística, São Paulo, v. 55, n. 2, 665-684, disponible dans < http://seer.fclar.unesp.br/alfa/article/view/4745/4050 >

Leite, M. Q., 2016. « L'influence de l'oralité sur la formation de la norme linguistique : analyse de la place des pronoms atones dans la grammaire de la langue portugaise », *Dossiers d'HEL* n° 9, SHESL, *Écriture(s) et représentations du langage et des langues*, p. 387-403. 〈http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/hel/dossiers/numero9〉. 〈hal-01306928〉

Marques, R. do N., 2016. A configuração do português na gramática de D. Jeronymo Contador de Argote, « Regras da lingua Portugueza, espelho da lingua Latina». Dissertação, Universidade de São Paulo. En ligne/ http://www.teses.usp.br/teses

Martinho, M., 2014, « Suetônio, Dos gramáticos. » *Clássica, Ravista Brasileira de Estudos Clássicos*, 231-255. En ligne: https://revista.classica.org.br/classica/article/view/319/264

Ruy, M. L., 2006. *Formação de palavras - Livro VIII da Gramática de Varrão.* São Paulo: Dissertação. FFLCH. En ligne/: www.teses.usp.br/teses

Sánchez de las Brozas (Sanctius el Brocense) (1587) *Minerva sive de causis linguae latinae Minerve, ou les causes de la langue latine*. Introdution, traduction et notes de Clerico, Géneviève. Lille, Presses Universitaire de Lille, 1982.

Verney, L., 1746. *Verdadeiro Metodo de Estudar, para Ser Util à Republica e à Igreja: Proporcionado ao Estilo e Necessidade de Portugal.* Valensa: Antonio Balle.